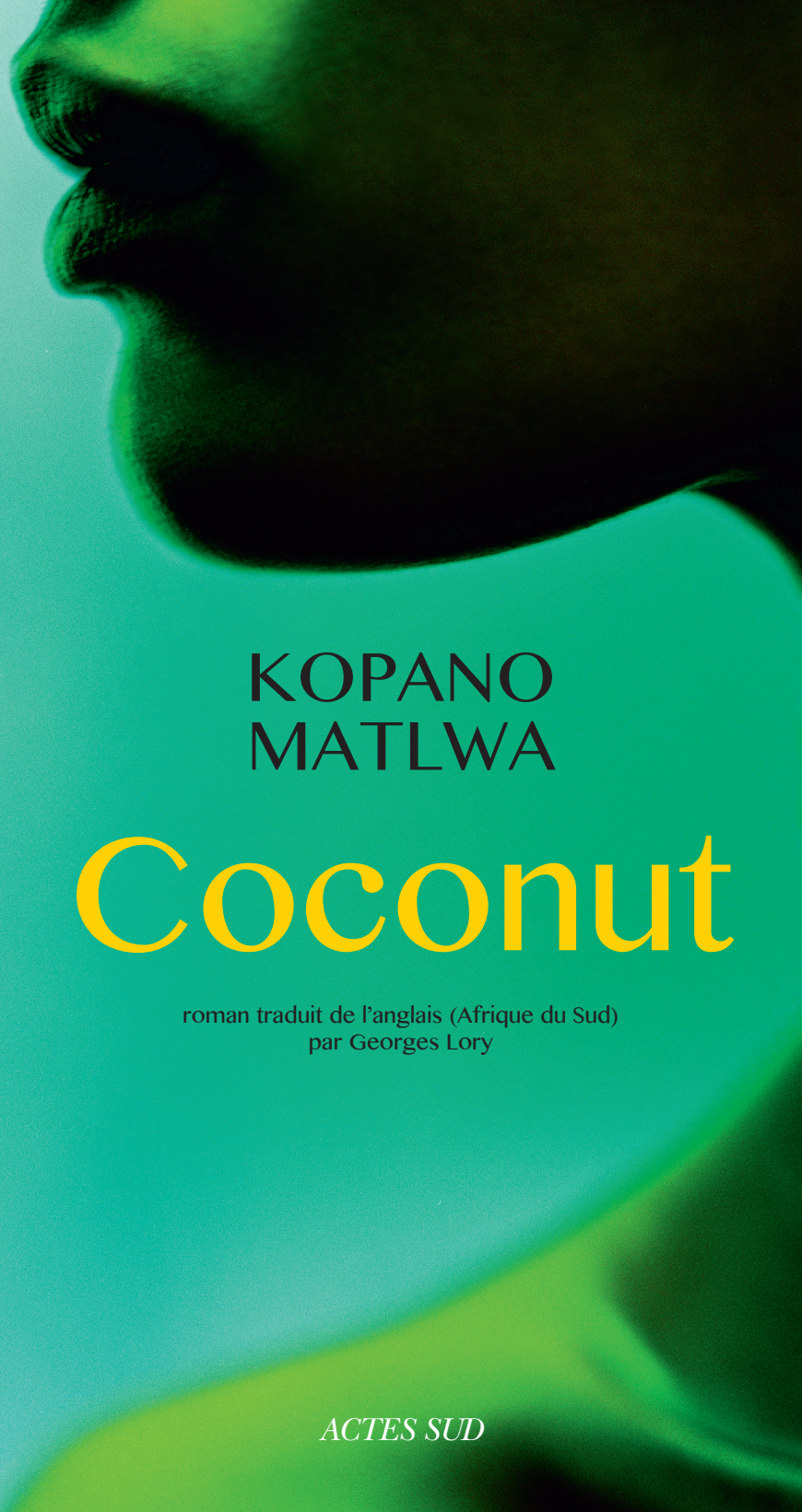


KOPANO
MATLWA

Coconut

roman traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Georges Lory

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Entre Ofilwe, jeune fille de milieu aisé, et Fikile issue de la pauvreté, il n'est qu'un point commun : ce sont des *coconuts*, des gosses noires dehors et blanches dedans. Nées bien après l'Apartheid, ces deux adolescentes par ailleurs très différentes vivent chaque instant du jour en espérant trouver dans le regard des autres le reflet de ce qu'elles pensent être.

Au fil d'un dimanche dans un restaurant chic, les dérives parfois naïves de la pensée de ces filles ne tarderont pas à les confronter aux aléas du désespoir. Mais peut-il en être autrement aux portes de l'enfance, dans un monde où les certitudes et le confort sont en voie de disparition ?

KOPANO MATLWA

Kopano Matlwa est née en 1985. Elle vit à Johannesburg, où elle est aujourd'hui médecin. Coconut*, son premier roman, a reçu l'European Union Literary Award et le prix Wole-Soyinka.*

Photographie de couverture : © Hervé Haddad

"Lettres sud-africaines"
série dirigée par Georges Lory

Titre original :
Coconut
Éditeur original :
Jacana Media (Pty) Ltd, Johannesburg
© Kopano Matlwa, 2007

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05413-7

KOPANO MATLWA

Coconut

roman traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Georges Lory

ACTES SUD

Dédié à toi, enfant de mon pays.

PREMIÈRE PARTIE

Sur un banc à droite, quelques rangées devant moi, une fille menue, couleur chocolat. Son cou décharné et ses coudes pointus me font penser aux ailes gluantes du poulet le dimanche midi. Le sermon n'est pas particulièrement scotchant, je suis facilement distraite par de petits riens. Des tresses : des fils en plastique, luisants, bon marché, s'échappent comme des rêves de sa tête de sale gamine. Sponono, dans sa robe de satin outrageusement chargée de fleurs, assise en silence à côté de sa mère, glisse ses doigts à travers le fouillis noué de ses désirs de gosse. Un vieux bandeau en laine, effiloché, prend la forme d'un huit dans ses cheveux noirs. Cette godiche agite continuellement ses bras, presque en rythme, serrant ses doigts cupides.

Kate Jones avait les plus beaux cheveux jamais vus au cours de mes huit ans de vie. Ambre sombre. Feuilles d'automne. Soleil couchant. Ses cheveux lourds et doux, bouclés aux extrémités, bruissaient de fierté quand elle tournoyait dans la cour de récréation.

Kate était gloutonne et gavée. Hautaine et gâtée. Mal embouchée et grossière. Mais grâce à ses cheveux, Kate était glorieuse. Aveuglées par son éclat,

les institutrices oubliaient les croix rouges dans ses cahiers de notes, les grosses brutes évitaient de la pousser et de la piquer comme elles le faisaient avec tous les petits, les grandes gueules ne moquaient pas sa bouille ronde ni ses chevilles gonflées, et les petites Noires se bousculaient pour lui faire une fleur en échange d'une caresse sur ses cheveux.

Je ne sais pas si c'était sérieux, malintentionné ou par curiosité tordue, mais Kate me demanda un jour, en cours de musique, si je pouvais lui faire des tresses. Les miennes étaient jolies, trouvait-elle, elle souhaitait des cheveux comme moi, être aussi belle que moi. Éberluée, je fis un large sourire, encourageant à passer des mots à l'acte. Je me mis immédiatement au travail de mes petites mains prestes, mais pas trop vite, attentive à rendre une stricte ressemblance.

La cloche sonna. Kate se leva d'un coup et vit son image dans la vitre.

Mais je n'avais pas encore fini !

Des larmes, des têtes qui se tournent, un silence, encore plus de larmes, puis des cris.

"Mes cheveux !

— Mais je n'ai pas encore fini !

— Que se passe-t-il, ma petite Kate ?

— Mais, madame Reed, je n'ai pas encore fini !

— Mes cheveux !

— Fifi, qu'as-tu fait ?

— S'il vous plaît, madame Reed, je n'ai pas encore fini !

— Mes cheveux !

— Fifi, jeune insolente, qu'as-tu fait aux cheveux de Kate ?

— Mes cheveux !

— S'il te plaît, Kate, laisse-moi finir, tu verras le résultat !

— Fifi, réponds-moi. Qu'as-tu fait ?

— Défais-les, défais-les, défais-les tout de suite !"

Un instant le prêche attire mon attention, mais bientôt mon esprit s'évade. La tête de linotte en chocolat, agacée par son minable bandeau de laine, l'arrache avec force. Elle grimace. Le bandeau tombe aux pieds de sa mère. Emmêlée dans le bandeau, une longue tresse noire avec une touffe de cheveux au bout. Sponono l'aperçoit et se met à pleurer. Les dames du chœur ne sont pas contentes. Elles tournent la tête, regardent Sponono puis sa mère, puis Sponono à nouveau. Elle continue de pleurer. Les choristes agacées bougent sur leurs sièges, la mère ne voit pas d'autre solution que de prendre son sac, la tresse (toujours entortillée dans le bandeau), Sponono par la main et de quitter les lieux.

La douleur fait la beauté, disait grand-mère. Enfin, pas *ma* grand-mère, mais il doit certainement exister *une* grand-mère qui le ressasse, si ma grand-mère s'en souciait, elle dirait cela, j'en suis sûre.

Ous Beauty me perchait sur une chaise haute, afin que je puisse balancer les jambes pendant qu'elle finissait de laver, de faire gonfler, de teindre, de couper, de sculpter les cheveux de ses autres clientes. La fin de mois était toujours intense chez Ous Beauty, parce que chacun se sentait riche. Dans un tiroir au niveau de mes genoux, Ous Beauty conservait un peigne à dents très fines. Dans la glace en face de moi était assise une fille avec des cheveux hyper rêches. Toutes deux en harmonie ? Je n'en ai jamais

été convaincue. Quelle douleur. Grinçant des dents, je contemplais ses ongles artificiels rouges qui séparaient mes cheveux, enduisaient mon crâne de *Vitamin*, de *Shea Butter* et de *Lanolin Hair Food.* Je retenais mon souffle chaque fois qu'elle tirait et tâchais de me concentrer sur le chewing-gum qu'elle mâchait ostensiblement. Je savais qu'à cet instant mes paumes étaient devenues rouges à force d'y graver mes ongles. Je les cachais sous mon derrière de dix ans, fermais mes yeux à double tour, refusant de laisser couler les larmes qui se battaient à l'intérieur. On sentait la lotion assouplissante *Black Queen* bien avant de l'apercevoir. Sur la boîte de crème adoucissante, les Noires des chaînes américaines avaient les cheveux souples et longs ; maman m'assurait qu'ils n'étaient pas vrais. Ous Beauty commençait alors à enduire mes cheveux de lotion. Je l'observais toujours avec vigilance, afin qu'elle n'oublie pas le moindre poil. Une réaction chimique. Une douloureuse réaction exothermique. Brûlure. Brûlant. Brûlée. Quand Ous Beauty me demandait si j'étais prête pour le rinçage, je disais non. Je voulais que la plus infime de mes boucles soit défrisée.

Dans la glace je voyais le peigne glisser sans effort dans mes cheveux *Black Queen*, doux et lisses comme de la soie. Je ne me préoccupais pas de la fragilité de mon cuir chevelu qui me lançait des frissons dans la nuque à mesure que les fines dents du peigne le ratissaient, pas plus que je ne m'inquiétais des racines blanches qui étaient apparues. Non, j'étais ravie de me savoir belle à nouveau.

Une partie des murs de l'église est entièrement constituée de verre. Du verre vivement coloré, des

images des saints, si épais que, lorsqu'on essaie de regarder à travers, les gens au-dehors prennent des formes distordues. J'imagine qu'il existe une foule de saints, ils ne sont donc pas tous là à nous fixer depuis les murs de l'église. Notre église est vouée à saint François d'Assise. J'ai lu ou entendu quelque part que saint François était au départ un jeune homme très élégant, violent, riche et téméraire, très apprécié de la jeunesse d'Assise. Il a tout laissé tomber pour mener une vie simple, il est devenu si humble et si paisible que les oiseaux venaient se poser sur ses épaules quand il priait.

En été le soleil luit à travers le verre des saints, resplendit de couleurs, porteur de particules qui ont l'air magique, qui ne sont probablement que de la poussière et se rejoignent dans l'allée centrale. Quand j'étais plus jeune, je pensais que ces particules descendaient tous les dimanches pour protéger les fidèles des maux du monde extérieur.

"Dis-le, Tshepo, dis-le.

— Je ne sais pas, Ofilwe, c'est juste…

— C'est juste quoi, Tshepo ? Pourquoi ne dis-tu pas à quoi tu penses ? Parle !

— C'est comme la publicité. Si tu présentes habilement un produit tout le monde finira par l'acheter.

— Le christianisme, un produit ? Seigneur, tu entends cela ? Es-tu fou, Tshepo ? Tout notre système social repose sur le christianisme : le calendrier, les vacances, les lois. Notre éducation. Et maintenant tu me dis que c'est une grosse arnaque ?

— Tout ce que je dis, c'est que ma peau est noire.

— Non, pas de faux-fuyant avec moi. Je ne vais pas renier ma foi à cause de ton africanisme.

— Ce n'est pas de l'africanisme.

— C'est quoi, alors ?"

Notre famille – maman, papa, Tshepo et moi – se rend à l'église anglicane Saint-François depuis que nous avons déménagé de Mabopane, dont je me souviens vaguement, à Little Valley Country Estate. Notre nouvelle maison se trouve plus près des bureaux de mon père à Sandton City et de l'école primaire privée de Tshepo. Cette année-là je devais entrer au jardin d'enfants ; Tshepo entrait en CM1, il aurait dû intégrer le CM2, mais il ne parlait pas assez bien l'anglais, selon son école élitiste.

Nous entonnons le chant d'absolution. L'offertoire et l'eucharistie vont suivre. Je connais si bien la liturgie que je pourrais dire la messe si je le souhaitais. J'ai cessé de consulter le missel en sixième quand je me suis rendu compte que je connaissais tous les répons de l'assemblée par cœur. Du temps où Tshepo venait à l'église avec nous, on se récitait aussi les prières du prêtre, pour savoir qui les saurait le mieux.

Cher journal
27 septembre 1997

Demain 28 septembre, c'est la fête chez Tim Browning. Ils vont danser jusqu'à l'aube, j'en suis sûre, tandis que je vais m'embêter comme un rat mort à faire un tas de trucs inutiles. Maman refuse que j'y aille. C'est tout elle.

Rien de ce qui me concerne n'est important dans cette maison. Je ne les comprends vraiment pas. Comment peuvent-ils me faire une chose pareille ? Le jour même où j'ai reçu l'invitation, j'ai demandé à papa si

je pouvais y aller et il a dit oui. Hier à l'école on a parlé toute la journée de ce qu'il faudrait mettre. Pour la première fois depuis longtemps, je pouvais enfin prendre part aux conversations, parce que j'allais pour de bon à une vraie fête et pas à ces goûters stupides style CM1, organisés par des camarades bêtas où l'on saute sur des châteaux gonflables. Enfin, c'est ce que je croyais.

Alors qu'on rentrait à la maison, maman m'annonce dans la voiture que l'ancien directeur de l'école primaire Thuto Pele d'Atteridgeville a été descendu par deux hommes qui faisaient du stop. Il était marié, sa fille cadette a douze ans, juste comme moi. Elle dit que nous irons aux funérailles demain (le 28 septembre!) et qu'il me faut signaler à Tshepo de se coucher tôt, car il s'agit de quitter la maison à 5 heures du matin.

C'est là que j'ai éclaté. Comment pouvaient-ils avoir oublié le plus grand événement de l'année? S'en moquent-ils? Ils cherchent à me pourrir la vie. C'est évident!

Écoute, ne te méprends pas, je suis vraiment désolée pour cet homme et sa famille. Je ne veux même pas songer à ce que serait la vie sans papa. Mais cela changera quoi que j'aille aux funérailles? Ces gens ne me connaissent même pas. Se soucient-ils de ma présence?

Ma mère enchaîne : "C'est une marque de respect, Ofilwe. Peut-être cette famille ne te connaît-elle pas très très bien, ni même moi. Mais ce sont des choses qu'il faut faire. Nous devons assister à ces funérailles. Hmm? Nous devons y participer, tous. C'est une chose d'une immense importance. D'une très très grande importance. Nous nous estimons. Nous nous soutenons. Si le malheur tombait sur notre famille. Hein? Penses-y. Nous aurions nous aussi besoin de ces gens."

Blablabla, pâté d'anchois! Je balance : "Pas vraiment, maman, je ne tiens pas à avoir un tas d'inconnus

à mon enterrement prétendant être émus alors qu'ils ne viennent que pour manger!"

Non, en fait je ne l'ai pas dit. Je l'ai pensé, et j'aurais dû le dire. Il est temps que maman sache ce que je ressens. Ne comprend-elle pas que cette fête est ma chance? Tim Browning n'invite pas n'importe qui à ses fêtes. Il a une raison. Il m'a dit un jour que j'étais différente. Pas comme les autres Noires de la classe. Il a dit que j'étais plus calme, mignonne et que je ressemblais un peu à Scary des Spice Girls.

Lors des cérémonies nuptiales ou funéraires, pour les actions de grâce en l'honneur des ancêtres, je me tiens respectueusement dans mon coin, prenant tout sur moi en silence, très mal à l'aise parmi les gens qui semblent connaître parfaitement leur rôle lors des rituels séculaires des Pedis*. Seule fille parmi les petits-enfants, je crains le jour où j'aurai à gérer ces rassemblements sacrés. Organiser, disposer, coordonner, assortir, contrôler, réparer… Parler! Que doit-on dire ces jours-là? Peut-être ai-je manqué une classe, des leçons que pour des raisons inconnues je n'ai pas suivies jadis. Je ne sais pas ce que doit porter une femme en deuil, où orienter son matelas jaune, combien de temps s'habiller de noir, prier, s'agenouiller, pleurer. Je ne sais pas qui appeler, qui déléguer à ma place. Que se passe-t-il si j'ordonne de chanter avant que la pluie ne soit tombée ou si j'invite les enfants à s'asseoir au fond à gauche au lieu de devant à droite? Je ne sais pas ce qu'on dit en ce genre de circonstances,

* Les mots suivis d'un astérisque figurent dans le glossaire en fin d'ouvrage.

quand il est trop tôt ou trop tard. Je ne sais pas ce que je suis censée savoir, ni même si je le saurai un jour.

"Maman, à quoi croyait-on avant que les missionnaires n'arrivent ?

— À Badimo.

— Badimo ?

— Oui, ma petite Ofilwe. À Badimo*, la communauté des ancêtres.

— Badimo et quoi d'autre ? À quoi d'autre croyait-on, maman ?

— Juste à Badimo.

— Mais nous avions certainement des rites traditionnels, un nom pour notre dieu, une façon de le vénérer ? Qu'est-ce que c'est devenu ?

— Je ne sais pas, Ofilwe.

— Tshepo dit que les missionnaires nous ont piégés, maman. Cela n'a pas d'importance ?

— Non. Cela n'a pas d'importance, Ofilwe.

— Tu penses que notre Koko* saurait ?

— Peut-être, Ofilwe.

— Cela se passait avant leur époque ? Quand les missionnaires sont-ils arrivés ?

— Je ne sais pas, Ofilwe. Bonne nuit.

— Bonne nuit, maman."

Je fréquente cette église ancienne parce que je m'y sens à l'aise. Je ne comprends rien à l'histoire de cette église. Ce que signifie "anglican", je n'en sais rien, je ne peux pas expliquer comment a surgi l'édifice. C'est simple. Je viens ici par sentiment d'appartenance. C'est tout. Les traditions de cette église sont les miennes. Je n'en ai pas d'autres.

Après le service religieux, nous suivons nos ombres le long du chemin pierreux et blanc jusqu'à notre voiture. Du temps où il y avait quatre ombres, j'aimais les regarder avancer bizarrement devant nous, en me retournant pour voir si nous les suivions tout le temps. Je me demandais comment elles savaient où nous voulions marcher. À l'époque où il y en avait quatre, l'ombre longiligne et dégingandée de Tshepo glissait en tête, car Tshepo courait pour s'assurer la place de devant. Chaque dimanche, maman essayait vainement de battre Tshepo à ce petit jeu et lui reprochait de prendre son siège, ses hauts talons et son âge l'empêchant d'arriver avant lui. Chaque dimanche, papa rappelait à Tshepo qu'en cas d'accident le passager de devant était toujours le plus gravement touché. Chaque dimanche, Tshepo attachait sa ceinture d'un air suffisant, affectant de n'écouter personne.

À l'issue de la messe familiale de 9 h 30, tous les fidèles sont invités à prendre un jus de fruits et des biscuits dans le hall (jouxtant l'école, jouxtant le gymnase) en face de la chapelle. Même si les dames chargées du thé offrent rarement jus de fruits et biscuits en même temps, j'aimerais que nous puissions